

# LO COBRETO

DE L'ESCOLO OUBERNHATO E DEL NAUT-MIEJOUR



Lo boucle, lo Morianno,  
Lo boucle omai l'ourai.

BOURRÈIO D'OUBERNHO.

## JIOURNAU MESODIE

ODESIOU O L'ESCOLO OUBERNHATO · DOUZE francs  
Et l'on o lou Journau per res

*Lou Journau se bend bint sos lou numéro*

L'ORGINT :

O M. Delteil, noutari, clobaire, Ourlhat.

Embouia.....

LES POPIÈS :

O M. H. Dommergues, pitchouno corrièro  
Cazaud, Ourlhat, secretari.

Toute réclamation au sujet de numéros non reçus doit être adressée  
directement au Secrétariat.

La copie doit parvenir au Secrétariat ( Petite rue Cazaud ) avant le 10  
de chaque mois pour insertion au numéro suivant.

## ENSINHODOU

1. — Mort d'Antonin Dusserre.
2. — Discours de M. Louis Farges.
3. — Discours de M. E. Marcenac.
4. — Discours de M. J. Volpilhac.
5. — Antonin Dusserre (Marguerite AUDOUX et J. VOLPILHAC).
6. — L'inutile appel (A. DUSSERRE).
7. — Lou Mai (A. DUSSERRE).
8. — Cerco-Fourtuno (A. DUSSERRE).
9. — Une polémique.

oi	—	—	oy.	—	Loi, les.
ou	—	—	oou.	—	Pou, peur.
lh	—	—	ll (mouillés).	—	Bièlho, vieille
nh	—	—	gn.	—	Conho, chienne
j	—	—	tj.	—	Jour, jour.
ch	—	—	tch.	—	Chobal, cheval

## Per ligi lo Cobreto

Ai se pronounço : ay.	Ex. : Fai, fardeau.
au — — aou.	— Mau, mal.
ei — — ey.	— Dei, des.
èi se pronounço : èy.	Sèi, sureau.
èu — — èou.	— Lèu, bientôt
eu — — eou.	— Seu, suif.

## Antonin DUSSERRE

Le présent numéro de LO COBRETO est presque  
entièrement consacré à la mémoire d'Antonin  
Dusserre. Nous sommes obligés de renvoyer au  
prochain numéro plusieurs articles déjà composés.  
Que nos collaborateurs veuillent bien nous excu-  
ser.

# Mort d'Antonin Dusserre

M Antonin Dusserre, le grand écrivain paysan auvergnat est décédé à Carbonnat le 16 novembre dernier. Ses obsèques ont été célébrées à Arpajon le surlendemain au milieu d'une nombreuse affluence. L'*Escolo Oubernhato* avait cru de son devoir de lui offrir une couronne et de se faire représenter par une délégation composée de MM. Garnier, Marcenac, Debrons et Volpilhac. Voici les discours qui furent prononcés sur sa tombe :

## DISCOURS DE M. LOUIS FARGES

Qu'il me soit permis, comme le doyen des écrivains cantaliens présents à Aurillac, d'adresser à Antonin Dusserre un suprême adieu.

On a dit parfois que nos paysans ignorent le merveilleux décor où s'écoule leur vie, comme on a dit aussi que leurs sentiments ne peuvent avoir la délicatesse et le raffinement des habitants cultivés des villes. Double erreur et combien blessante ! A ce jugement faux et sommaire, Dusserre a répondu par ses œuvres.

Paysan et d'une famille de paysans, il a su voir, admirer et rendre le paysage au milieu duquel il a vécu ; paysan et fils d'une famille de paysan, il a su pénétrer l'âme paysanne, en comprendre les qualités et les défauts et voir tout ce qu'une pudeur qui est une fierté y voile d'élévation morale, de noblesse intime et pour tout dire de véritable poésie.

Quelle idylle simple et vraie que *JEAN ET LOUISE* ou *Dusserre*, dans le cadre de sa chère vallée, a évoqué, au cours des saisons changeantes, tout le charme et aussi tout le danger des amours juvéniles.

Et quel poème de la terre il a écrit, dans *LES SŒURS DANGLARS* ! Observateur pénétrant, conteur sincère, Dusserre a su rester réaliste sans être brutal et tendre sans mièvrerie, ni fadeur.

C'est qu'il avait développé et affiné par de solides lectures et de longues réflexions un don littéraire qui, chez lui, était inné.

J'étais frappé, quand nous causions, soit dans sa demeure, modeste mais belle des vieux meubles familiaux dont chacun rappelait un souvenir, soit dans ce petit sentier ombreux où il aimait à s'asseoir aux jours d'été, de l'originalité et de la justesse de ses jugements.

Il n'y reviendra plus, d'un pas lent et avec son rustique bâton pour guide, promener sa méditation résignée mais sans amertume. Il va reposer dans cette vallée qu'il aimait tant et où tous ceux qui l'ont connu garderont son souvenir.

Et ses amis connus et inconnus le retrouveront dans ses œuvres, celles qu'il a publiées, celles aussi qu'il laisse inédites comme ce « *TOCSIN DANS LA VALLÉE* » qu'il m'a été donné de lire en manuscrit et dont j'ai

des raisons de penser qu'il trouvera avant peu un éditeur.

Ne le plaignons pas. A travers ce brouillard blanc, comme il disait, qui lui permettait à peine de deviner la lumière du jour, il a vécu son rêve et nous le laisse réalisé dans ses livres.

Et si des mains pieuses ont fermé ses paupières sur les visions terrestres, pensons qu'il a retrouvé, dans cette « Maison du Père » qu'a chantée Vermeuouze, toutes les visions célestes que Dieu réserve à ceux qui, comme Dusserre, furent résignés et humbles de cœur, à ceux dont la vie fut, comme la sienne, une longue admiration de la création et un long acte de reconnaissance et de remerciement au Créateur.

Que votre dépouille repose ici en paix, mon cher Dusserre, tandis qu'ailleurs la Beauté éternelle respicndit enfin au fond de vos prunelles désormais rouvertes à la vraie lumière.

## DISCOURS DE M. ETIENNE MARCENAC *Capiscol de l' « Escolo Oubernhato ».*

Mesdames, Messieurs,

J'ai la pénible mission d'adresser, au nom de l'« *Escolo Oubernhato* », un suprême adieu à celui qu'elle eut la bonne fortune de compter parmi ses collaborateurs de la première heure.

A cette date déjà, M. Antonin Dusserre n'était pas un inconnu pour moi. En effet, vers 1907 ou 1908, alors que je dirigeais à Paris une petite revue régionaliste, où collaboraient d'autres auteurs cantaliens, j'eus le plaisir et l'honneur d'encourager les débuts littéraires de ce compatriote que nul d'entre nous ne connaissait encore, mais dont l'œuvre sentait déjà si délicieusement le terroir.

Il obtint un peu plus tard dans deux de nos concours successifs, le prix offert par le Ministre de l'Instruction Publique pour son conte : *L'INUTILE APPEL*, et le prix offert par la Ville de Paris pour son conte en langue d'oc : *Lou maï*.

Plus tard, nous eûmes l'occasion de faire plus ample connaissance, et notre sympathie, ayant une origine commune, devint plus vive avec le temps. Et c'est ainsi que j'applaudis avec bonheur, par la suite, à ses succès littéraires si rapides, si immédiats, qui — faut-il le rappeler ? — franchirent les frontières de l'Auvergne et même celles de France, puisque *JEAN ET LOUISE* a été traduit en anglais et hautement apprécié en Amérique.

Qu'a-t-il donc manqué à celui que nous pleurons aujourd'hui pour arriver à la grande notoriété qui l'a frôlé un instant ? Bien peu de chose, puisqu'il avait le talent nécessaire. Oui, c'était un écrivain-né ; il avait reçu ce que l'étude ne donne pas : le don d'ex-

primer et de sentir ce qui vit autour de nous, de nous communiquer ses émotions et ses admirations. Il était affranchi de toute école, il était lui-même. Par ses propres moyens, il était arrivé à une maîtrise incontestable, comme l'a rappelé, avec autorité, le professeur M. Joseph Volpilhac dans une conférence qu'il fit sur l'œuvre de Dusserre, en 1925, au théâtre municipal d'Aurillac. Deux œuvres sont là d'ailleurs, pour le confirmer : JEAN ET LOUISE, déjà nommée, et LES SŒURS DANGLARS. A propos de ce dernier roman, un grand journal de Paris, d'une haute tenue littéraire, disait en le signalant à ses lecteurs : « Ce qui manque le moins à l'auteur, c'est le talent. » Tout le monde était de son avis, et je sais en quel respect et quelle estime on tenait Antonin Dusserre dans les milieux lettrés. C'est un beau et doux rayon qui s'éteint. Il était notre Emile Guillaumin. Ne l'oublions pas !

M. Dusserre avait également d'autres projets que je connaissais et que j'ai partagés. Hélas ! notre JEANNE BARADUC restera à l'état d'ébauche, pareille à l'ébauche qui se détachait à peine du bloc de pierre quand la mort a surpris l'artiste, le ciseau à la main. L'arbre n'a pas donné tous ses fruits.

Pour ce grand méditatif, aimant si passionnément les harmonies extérieures et les baisers du soleil qu'il ne voyait plus, la vie s'est comportée en véritable marâtre, et ce qu'il a souffert intérieurement, nul ne le saura. Il était digne d'une autre sort.

Mesdames, Messieurs, l'Auvergne perd en M. Dusserre un enfant qui lui fait le plus grand honneur et qui a trouvé dans son amour pour elle des tableaux dont quelques-uns ont la beauté de l'antique. Tant qu'il y aura des hommes dans la vallée de la Cère, JEAN ET LOUISE seront là pour en témoigner.

La grande Faucheuse est passée. Elle a fauché le beau vieillard à barbe blanche, vieilli avant l'âge, douloureusement résigné et qui faisait penser à un véritable génie des eaux, sorti de la Cère sur les bords de laquelle lui donnaient rendez-vous les premiers rayons printaniers jusqu'à la chute des dernières feuilles, dont il ressentait la mort, peut-être, plus profondément que tout autre.

Adieu, mon brave cher ami. Avec les tiens, nous conserverons pieusement ta mémoire. Adieu !

## DISCOURS DE M. JOSEPH VOLPILHAC

*Agrégé de l'Université*

Mon cher Dusserre,

Ainsi donc, votre noble cœur a cessé de battre ? Il est vrai que vous nous avez quittés pour toujours ? Il est bien sûr que la mort vous a pris à jamais ?

En présence de votre bienfaiteur, M. Toire, maire de cet Arpajon que vous aimiez tant ; après M. Louis Farges, doyen des écrivains cantaliens ; après M. Etienne Marcenac, capiscol de cette « Escolò Ouber-

nhato » où l'on avait conscience de votre beau talent, je n'ai plus à dire quel homme vous fûtes, ni quelles œuvres vous laissez. Je viens seulement, devant le deuil de vos parents et sur votre émouvante dépouille, incliner la douleur de mon amitié.

Vous étiez mon ami, en dépit de vos cheveux blancs et malgré ma jeunesse. Je me souviens, vous souvenez-vous de notre première entrevue ? Il y a trois ans ! Certes, je vous connaissais déjà : j'avais pressenti, en lisant votre JEAN ET LOUISE, que vous étiez de ceux qu'une ironie obscure s'applique à rendre malheureux autant qu'ils sont grands. Mais je ne vous avais pas vu. Et voic' que je vous revois comme je vous vis ce jour-là. Vous vous teniez debout contre cette maison qui semblait n'être pas à votre taille. Je crus voir je ne sais quel dieu en exil. Je ne pouvais me lasser de vous contempler, et ce front olympien, et cette barbe de patriarche, et vos yeux qui ne me voyaient pas. Je vous écoutais parler de votre voix qui était si douce. Vous me dites quand je vous saluai : « Vous êtes M. Volpilhac, je comprends à votre voix que vous êtes jeune. » Je compris, moi, de quelle amitié cette parole et cet instant venaient de nous unir.

Et maintenant, vous êtes là, dans ce trou. Si tôt, si vite ! Ah !, je sais bien que la vie vous a été cruelle. Mais je voudrais savoir ce que vous réserve la mort. Ne rien savoir, ne rien pouvoir devant cette tombe qui s'ouvre et va se refermer, quelle angoisse !

Peut-être cependant la mort n'est-elle pas complètement absurde et sourde ? Peut-être un lien mystérieux et charitable rattache-t-il, je ne dis pas les vivants aux morts, mais les morts aux vivants ? Peut-être les morts se souviennent-ils, comme nous, et comme nous s'obstinent-ils à nous aimer ? Peut-être, dans les fleurs, dans les chants des oiseaux, dans les blés des champs, revivent-ils et nous font-ils vivre de leurs parfums, de leur musique et de leur blé ? Peut-être allez-vous entrer plus avant dans la vie intime du terroir que vous avez chanté, et rentrer ainsi dans la nôtre ? Peut-être ne serez-vous pas insensible à la Renommée qui viendra sur votre tombeau réparer son injustice ?

Peut-être enfin, dans ce moment même, entendez-vous la voix de votre jeune ami qui se refuse encore à croire qu'entre vous et lui, c'est aujourd'hui la fin de tout ?

\*  
\*\*

Avant de reproduire quelques-unes des œuvres inédites ou les moins connues d'A. Dusserre, nous croyons devoir donner ci-dessous les articles qui ont été consacrés jadis par Marguerite Audoux (auteur de MARIE CLAIREJ, dans le *Temps* et dernièrement dans le *Cantal Républicain*, par M. J. Volpilhac.

## Antonin DUSSERRE

Lorsque Antonin Dusserre rentre au village avec les chars de foin qui dévalent les pentes en se balançant dans les ornières, il se tient devant les deux grands bœufs rouges et paisibles, dont les pieds ferrés claquent mollement sur les chemins pleins de cailloux. Il est taciturne comme ses bêtes; et quand il veut activer leur lenteur, au lieu de leur parler il se retourne et les touche doucement de sa longue baguette de coudrier. Et tandis que les bœufs baissent la tête sous le joug en suivant docilement leur conducteur, celui-ci dresse sa haute taille, et son buste plein de souplesse semble accompagner le balancement des chars. Comme ses bœufs, il marche lentement, et qu'il s'en aille couper un arbre, ou arracher des pommes de terre, il va du même pas tranquille et bien mesuré, comme si le temps lui appartenait, et qu'il pût en disposer à son gré.

On le rencontre toujours seul par les routes et les sentiers, et si l'un des grands troupeaux de vaches rouges d'Auvergne descend de la montagne, et passe près de lui, les bêtes s'écartent et se serrent les unes contre les autres pour ne pas le heurter, comme si elles le reconnaissaient pour un pâtre de tous les temps. Souvent on le trouve assis sur une pierre, à l'abri d'une haie. Dans l'une des poches de sa veste on aperçoit un livre, et il garde sa main fermée dans l'autre poche.

Il lit pendant toute la journée du dimanche. Il lit aux champs pendant l'heure du repos d'après-midi. Il lit aussi lorsque la batteuse cesse de ronfler pour permettre aux hommes de mouiller leur gosier, tout rempli de la poussière du blé. Il parle d'une façon calme, avec des mots précis et espacés, et sa voix est pleine et sonore comme un instrument de musique bien accordé. Sa gaieté est un peu timide; mais son rire est joyeux comme celui d'un enfant.

Les soirs d'été, il se repose devant sa maison. longue et basse, et qui est vieille de plus de cent ans. Il s'assied sur l'un des troncs d'arbres que l'on coupe à chaque saison pour le chauffage d'hiver. Il reste là longtemps, les coudes sur ses genoux, ses mains bouchant ses oreilles, comme s'il ne voulait entendre que des voix connues de lui seul. Rien ne le dérange de cette pose qui semble l'éloigner de tous, ni les enfants qui tournent autour de lui en se poursuivant avec des cris, ni les conversations bruyantes de ses voisins. Et lorsqu'il rentre dans sa maison pour dormir, il y a déjà longtemps que tout le monde est couché.

MARGUERITE AUDOUX.

Un deuil cruel vient de frapper notre pays et notre littérature régionale. Antonin Dusserre, le poète paysan de Carbonat, s'est éteint dans sa petite maison. Il est entré dans le repos sans avoir joui du succès large qu'il méritait. Mais non sans avoir éprouvé la misère, et par moments le plus extrême désespoir. On a méconnu le poète, réserve faite pour quelques esprits justes, et de l'homme je me contenterai de dire qu'il a été malheureux.

Cependant il serai injurieux à ses proches, et à une autre au moins, de prétendre que personne ne l'a aimé. Son malheur a été grand, il n'a pas été absolu et peut-être l'a-t-il persécuté moins vivement, comme par un respect suprême, sur la fin de sa vie.

Parlons du poète. Plus rien ne s'oppose plus, maintenant qu'il est mort, à ce qu'on rende justice à son talent. Vivant, il avait reçu maintes blessures, il était sensible et, étant un homme, il avait pu parfois les rendre. Reste son œuvre, émouvante et belle comme sa vie. Deux grands amours dans cette vie d'un cœur généreux; son pays, une femme. Il serait présomptueux et injuste de dire une passade; mais on peut dire une passion. — N'est-elle pas symbolique, en effet, cette épine qui entra dans son œil, un jour qu'il taillait une haie. C'était en 1902 et c'est en avril que le buisson noir se fleurit de fleurs blanches. Blaise Pascal aurait cru cette épine conduite par le doigt de Dieu. Ronsard acceptait sa surdité comme la mutilation qu'imposent à leurs prêtres les muses. Dusserre laissa couler de cette blessure que son pays lui avait faite l'amour de son pays. Voilà la source douloureuse de son œuvre.

Imaginez-vous un petit berger qui fréquente quand il ne garde pas, l'école primaire, et qui s'évade parfois vers Aurillac, et qui emprunte des livres dans les bibliothèques. Il lit à la chandelle, malgré sa myopie, des romans anglais, des romans russes et des traductions d'Eschyle. La vie champêtre et la vie littéraire s'unissent et se fécondent en lui.

Ce sont des essais dans la *Cabrette*, la première *Cabrette* que la guerre devait interrompre et dont les accents, Dieu merci, se sont réveillés à l'inspiration de cœurs bien nés. C'est l'*Idylle rouge*.

Mais c'est peu. L'œuvre s'élabore. Les *SŒURS DANGLARS* sont composées dès 1904. Si l'on veut se faire une idée juste de ce livre, qu'on le compare à la « TERRE QUI MEURT ».

Des descriptions émouvantes, et l'angoisse devant les campagnes désertes, et la foi que les campagnes seront sauvées. C'est le poème de la Terre Auvergnate, de cette terre que les bouviers d'antan labouraient au rythme long de la « Grande ». On lui donnerait volontiers comme épigraphe les vers magnifiques de F. Prax.

Bouostre reire fronc retunis pas plus ?  
 De que n'obons fac ? paures bièlhs gronds paires.  
 L'oumbro es dobolado ol found deis uèlhs blus,  
 Les homes sou muts dorriès los olaires !  
 Dins les bouscolhats è dins les bouissous,  
 Lou roussinhòu dis los mèmos consous ;  
 Mès lou bouiotchur aro se domondo  
 Per que bouostres fils contou plus lo « Grondo »?...

Et pourtant les SŒURS DANGLARS ont attendu 20 ans un éditeur. Elles n'en eussent pas trouvé si Dusserre n'eut songé à se suicider. C'est alors que les Félibres de la *Cabrette* accoururent à son secours. Il se trouva un éditeur qui négligea un risque pour s'honorer d'un beau geste.

Plus heureux que LES SŒURS DANGLARS parut JEAN ET LOUISE. Était-ce la gloire ? Ce n'était qu'un chef-d'œuvre. Ce ne fut qu'un succès. On s'en aperçut du moins en Angleterre, et garanti par la faveur exotique, le roman reçut en France le droit de cité. L'*Illustration* le publia, puis Calman-Lévy. Marguerite Audoux était intervenue, qui prit un moment Dusserre par la main comme une Antigone pieuse et qui n'a pas encore épuisé sa bonté pour lui. Dusserre, à ce moment-là, vous avez été aimé des dieux.

Il reste de vous un fruit d'arrière-saison, amer comme la guerre, qui le forma, LE TOCSIN SUR LA VALLÉE. Nous étions quelques-uns l'autre jour qui songeaient à ce « Toscin » pendant que sonnaient les cloches sur la Cère. Le grand public qui n'a pas entendu celles-ci réclamera celui-là et nous prenons l'engagement de le lui donner.

Ajouterai-je maintenant que la veille de sa mort Dusserre voulait encore créer. Il avait conçu le projet d'écrire en collaboration avec M. Etienne Marcenac une *Jeanne Baraduc*.

Il est mort prématurément.

Que ceux qui l'ont aimé, aidé, le *Cantal Républicain* parmi eux, soient remerciés. Mais qu'ils n'oublient pas le devoir tacite qu'il leur a légué : donner à son œuvre le rang qu'elle mérite, à côté de celle de Vermeuzouze. Si le poète de Vielles avait pu connaître le romancier de Carbonat, il lui eut dit : « Assieds toi près de moi Dusserre, nous avons chanté notre Auvergne dans ses deux langues, d'un même cœur ».

J. VOLPILHAC.

## L'Inutile appel

Ces paroles d'un auteur étranger, apprises autrefois, et que je croyais avoir oubliées, voici qu'elles ont jailli soudain des ténèbres de ma mémoire :

parce qu'en un chemin creux de campagne où je promenais ma rêverie dominicale, j'ai rencontré ce vieux paysan dont les yeux, brillants de fièvre, éclairaient étrangement la face osseuse et ravagée, dont la grande taille se courbait sur le bâton d'épine, avec quoi il assurait sa marche chancelante.

Trébuchant aux ornières, l'homme allait péniblement, et lorsqu'il s'arrêtait, tous les vingt mètres environ, d'une voix que l'âge avait faite débile et chevrotante, il jetait un appel, toujours le même : *Viévo! Viévo!*

(En français, cela signifiait Geneviève! Geneviève!)

Il descendait et je montais. Bientôt nous nous rejoignîmes. J'allais passer outre, gêné, détournant la tête, lorsque le vieillard me toucha du bout de son bâton.

Alors j'eus pitié. Je m'arrêtai. L'homme vint se poster devant moi. Il me dévisagea quelques instants dans un farouche silence et j'eus de la peine à soutenir la fixité avide, l'éclat de ce regard d'halluciné. Et tandis que son buste allait et venait, balancé par l'effort qu'il faisait pour le redresser, le vieillard me dit enfin.

— Est-ce que vous ne l'auriez pas rencontrée, ma Viève ? Ce matin elle est sortie ; depuis je la cherche et je ne la trouve pas.

A tout hasard je répliquai :

— Ne vous inquiétez pas, père Lavigne, elle reviendra bientôt.

Mon interlocuteur esquissa un geste de colère. Me toisant avec mépris, il cria :

— Vous êtes encore drôle, vous !... Je le sais bien, pardine, qu'elle reviendra. Alors vous trouvez ça convenable, qu'une grande fillette de douze ans coure la campagne du matin au soir, comme une dévergondée ? Elle était si sage autrefois. Maintenant elle ne m'écoute plus ; elle m'échappe. Oh ! je la rattraperai... Je la corrigerai...

Navré, ne sachant que répondre, je continuai ma route, tandis que le vieillard, de son côté, poursuivait sa tragique promenade ; et j'étais déjà loin, qu'à mes oreilles résonnait encore son inutile appel à celle qui jamais ne doit revenir.

*Viévo! Viévo!*

Celle que le malheureux cherche ainsi obstinément, du fond de la vallée aux pentes âpres des collines, par tous les chemins, par les sentiers les plus perdus ; celle qu'il cherchait hier, qu'il cherchera demain encore et les jours suivants, jusqu'à ce que la mort vienne le délivrer de son cauchemar, le coucher dans le repos définitif, c'est sa petite-fille, morte l'été précédent, après avoir été mordue par une vipère. — Et lui, le désespoir l'a rendu fou !

A. DUSSERRE.

## Lou Maï

O quello onnado digorion entre gorçous que nostre dever èro de quilha un maï, per ounoura lei drollos del vilatgi, qu'èrou los pus brobounèlos è los pus satgios del poïs. Sion uno bondo que n'ovion pas fret ois uels, è quond decidision tiquon, poudès creire qu'oquo li èro. Li ovio Botistou, del Maspetit, que pourtabo dous sats de froment sus los espallos, Tenou, de la Grongioto, lou dégourdit, qu'ottropèt un jjour, dins los prados d'ol Tel une lèbre o lo curso. (Beléou lo bestiouno tenio quaouques gros de ploumb dins lo cuèisso : oquo li fo pas res: Tenou cominabo coumo lou vent). Li ovio, tobé, Juon-Pitchiou, del Bouscotèl, qu'èro pas un marfi noun plus, è Piorrounel de lo Juillardo, Jioquou, de lo Porroutello, Morcel, lou neveu del couarro d'ol Tel, un gorçounet gionti cumo'uno flour, omme des piéous roussels è fre-sats, deis uels blus coum'un ongi de gleisio. Passe les aoutres, qu'èrou deis mascles de pougno.

Un dimmergue portigorion dins les bouos, Botistou, Juon-Pitchiou è iéou, per cerqua l'aoure que nous colio. Lou voulion dret, mince è long, sons uno taro. Lou trouverion : un tremou o lo rusco sono, lusento, coumo vernido. Ero dins une gospolhado del couarro de Roquotorto, Durond-Raoult. Oti ovio per n'aoutres l'embestiemen, pertaou que de lou domonda ol mestre, nous colio pas li pensa.

Entchiprous coumo lou counession, sovion que de prega lou couarro, oquo serio battre de l'aïgo omm'un bostou. Enleva l'aoure sons permissiou, oqu'èro pas trop ouneste, maï li ovio lo risquo d'un boun proucès-verbal.

Tont pire ! nous decidorion per oquel biaï.

Lo dorrièro nuèt d'ovriéou onorion toutchis ol bouos. omme de los couordos, une atchio, uno ressègo Lou trémou fouguèt léou per terro. Toumbèt odretchiement, sons s'osclat. Li couponion leis brocos è l'empourtiorion sus los espallos. Trimorion, zo poudès creire; los comijios se trempèrou; mes ovion fa segre un pegaou plen de vi. Tetosion ol pissorèl de tems en tems, è oquo nous dounabo del clon. Orrivorion ol villatgi d'opossou. Oti, odournorion lou pion de l'aouse omme de l'enno è deis reibons mergolhats; lou coueifforion de brocos de bouis, de grifou, de sopin, li piquorion uno doutzino d'ourongis è lou quilhorion.

Olèro oquo fougèt tiquon de gionti o veire : lou maï mountabo vol ciéou, dret coum'un cire; lou vent fosio floutta les reibons, è les ourongis, ol mièt de lo verduro, lusièu coumo de los estiélos.

Sion countents de nous imogina lo surpreso, lo jjoio de leis droulettos, quond guellos se levorion lou moti, è veiriouè lou present qu'our fosition. N'en soviou pas res, pensaï; los ovion pas overtidos. E

n'aoutres n'en culirion de leis brossados, des pou-tous sus de leis gaoutos frescos !

Opres un to brabe troval colio beoure un boun couop. N'ovion pas eivigio de durmi; per nous teni dins un lièt, ourio cougut nos estoca omm'un caple de fer.

Onorion tchas Souqual è nous mettorion en riboto Vouidorion en conta paucos sur paucos, quond, tout d'un couop, entendorion un grand bruit : « Plouf ! »

Toutchis, dins uno luciado, fougiorion pel lo corrièro Quonhi deféci nous esperabo ! Lou maï, nostre gionti maï, n'èro plus dret. Ero, pecaïre, estendut pel lo fongo, tout escofolhat, è ovio, o tchiobal, un pocondas que nous lou rességuabo per pitchious tolions.

N'ougorion qu'uno bromado :

— Ah ! bergand ! te von escossouna !

Oquel de lo Grongioto, lou premier, li soutèt dessus. Mes lou poullissoun s'escopèt è filèt. Sou-loment, ol lio de trouqua pes comps, ound l'ourion léou perdut, guel engulho dins un correïrou, claou d'un cousta pel lo rivièro, de l'aoure per ure poret. Botistou me diguèt :

— Comino viste, lo proio ! mès comino maou o prepaou... Poussas-lou, v'aoutres; iéou vaou l'espera o lo sourtido, è se m'escapo, vouole perdre moun noum.

Quond l'ome se veguèt entremièt oquel que l'esperabo è oquetchis que lou seguiou, guel sousquèt un boucinel : lo rivièro éro prioundo, lo poret éro naouto. Cossi faire ? N'aoutres gulosion coumo deis fouols :

— Es pres !... garo è tu !

Oléro guel orronquo un saout sur Botistou, vous l'estorisso d'un couop de capt dins l'estoumac, è passo...

Demourorion toutchis mèques, sons soveire que pensa, que dire. Botistou que luttabo omme les herculos per Sont-Urbo, Botistou, lou gas lou pus fouort del Contaou, to lestement combovirat ! Oquo nous coupèt lou bond.

Guel s'éro romossat. En s'espoucat foguet :

— Oti n'o un orbal ! Se jjoimaï de lo vido !...

Trouvèt pas res plus. Un aoure diguèt :

— Oqu'os lou dra ! pas poussiple.

Lou jjour rojiabo; deis gals contabou de çaï è de laï Oqu'éro foutut. Ovian perdudo lo portido; lo festo éro monquado. Toutchis migrou nous retirorion cadun tchas se.

E jjoimaï n'ovon pougut soveire qu'éro lou lo pin pus dégourdit que Tenou, pus fouort que Botistou, que nous jjoiguèt oquel meïssont tour. Raï, fo plo de s'escoundre. Lo moliço nous o pas possat enquéro, è se lou counession ottroporio un'escoududo que beléou lo pourtorio ol toumbèl.

A. DUSSERRE.

## Cerco-Fourtuno

Soubent n'en couosto de trop eima l'orgint. Per provo vouole vous counta oquesto rioto :

Cerco-Fourtuno èro un paoure ome que se dou-nabo plo mauo de capt per veni ritche. Oûguet un jjour l'idéio de faire un voyatchi dins un pois estrongié, gaïre pupla è plo mauo cultiva. Oquèro, maï que maï, dei deserts de saple bouo de lei grondos fourets, toloment qu'ouel que li se risquabo sons prendre sos précoûtious poudio n'en veire de duros, maï li leissa so pel per pago

Cerco-Fourtuno n'èro pas pouèruc, d'oquo raï; se cresio pas fat del mèmo bouès que lou resto deis omes. Otohe mettèt lou copel sus l'oûrilho è foguèt oquello crano respouço o soun visi — un mormitou que sourtio jjour de l'oustaou è li couciliabo de noun pas s'hosorda d'oquello sorto :

« Batoti maï ! Lo fourtuno es gionto drollo, mes lo cauo prendre de forço. Lo bougresso n'aïmo pas les fedous. Lou que domouoro toujourns ol contou se brolio omme loi peços de vingt frons. lea los aïmes; me carre qu'on trinnou dins moun boursicou. Odicias, pourta vous plo. Fosèt lo graïssio jjioul croumal, les pes sus lo teugo-brozièiro. leou baou querre uno cargo d'or ò creva l'osenot del piliaïre ».

Coumo zo disio zo fouguet. Portiguèt. Mes per obeire bouno lengo Cerco-Fourtuno n'èro pas fouort en géographie. Quond oûguèt quatre bouo cinq jjours soûguèt plus ound èro. Pas de villo, ni de villatchi; ovio lo panso vouido è rès o se mettre jious lo dent. Oquèro pas pe rèire, per mo fé ! Lou mertchion guel risio pas, foutre; se sorrabo lou ventre, durbio deis uèls grands coumo de los pouortos de grongios omme l'espouèr d'olutra delai long lo fumado de quaouquo tchiménié. Visio jjour maï res. Lo flairo lou gognabo, surtout que lou soulel onabo trescoundre è que li corio couchia defouore uno aoutro nuèt è sons soupa. Pel moument oqu'èro pas de peços de vingt frons que Cerco-Fourtuno obio fomino: lou mindre croustissou oûrio bougroment miel fa soun offaïre. Jurabo coumo un corretié, mès oquetchis juroments l'implioù pas l'estouma.

Ero tout ò fèt escobournit quond guel orribèt dins un endrèt ound maïtes voyotchiurs obiôu compa; trouvèt oti lo plaço d'un fiot omme quaouques tistou que cromabou enquèro. Maï en furostigia de çaï è de lai veguèt une caïssio escoundudo dins l'herbo. Cerco-Fourtuno fouguet countent, zo poudès creire; de jjoio sôtèt coumo un cobri è diguèt :

« Belèou dins oquello caïssio trouvoaï del po, de lo car, del boun combogiou fumato, un paou de

soucioussoun duos bouo très boutillos de vi de Bourdeou Tont miel, foutre ! l'oppetit me monco pas, nimaï lou set noun plus ! »

Raï, lo caïssio èro prou pesado per pourta tout oquo. Mosque quond Cerco-Fourtuno l'ouguet duberto. lou paoure s'orronquèt uno pougnao de bourro, s'estiroussèt per terro coumo uno bobo, plourèt, gulèt :

« Aï ! aï ! que forai ieou ! Malur ! malur !... Oqu'os pas que de l'or ! »

A. DUSSERRE.

N. D. L. R. — *Toujours respectueux de la graphie des autres, nous avons tenu à reproduire ces divers morceaux tels qu'ils ont été écrits.*

## Une polémique

Dans le numéro d'octobre, notre bon confrère *Lemouzi*, publiait un manifeste dont nous extrayons les passages suivants :

« Considérant que la Revue LEMOUZI, fondée par nos Primadiés a été dès son origine et est restée l'organe officiel du Félibrige en Limousin, qu'elle a toujours depuis exactement reflété notre mouvement félibréen et puissamment contribué à notre renaissance littéraire :

« Considérant que depuis quelques années le Félibrige s'est particulièrement développé dans le Haut-Pays, qu'il y a pris un caractère nettement populaire et qu'il fait chaque jour d'importants progrès dans les milieux ruraux ; que, cependant, la diffusion de LEMOUZI n'a point marqué un progrès parallèle en Haut-Limousin ; — qu'il n'est pas douteux que l'on ne doive attribuer cette discordance à l'extrême difficulté qu'éprouvent les lecteurs du Haut-Pays, surtout ceux des campagnes à s'adapter à la graphie littéraire adoptée par LEMOUZI.

« Emet le vœu que, tout en restant la gardienne fidèle des traditions littéraires qui ont fait son honneur et sa force, notre Revue fasse désormais une place à une graphie plus conforme aux habitudes du Haut-Pays, sans cependant tomber dans l'erreur des patoisants phonétisants.

Pour répondre à ce vœu, la direction de LIMOUZI, en accord complet avec le bureau de la Maintenance félibréenne du Limousin, décide de réserver dans chacun de ses numéros, à partir du 1<sup>er</sup> janvier prochain, un certain nombre de pages spécialement consacrées à la propagande populaire et rurale.

Elle publiera à partir de cette date des textes limousins orthographiés suivant les règles graphiques de l'École félibréenne du Bournat, du Périgord, qui notamment adpote l'o à la place de l'a comme terminaison féminine, à côté des textes orthographiés suivant les règles de la graphie traditionnelle.

De cette façon, notre Revue, tout en restant fidèle aux traditions littéraires de ses fondateurs, s'efforcera de refléter très exactement le mouvement populaire félibréen. »

Ce manifeste porte les signatures de MM. Joseph Nouaillac, Directeur de LIMOUZI ; René Farnier, **syndic de la Maintenance** ; Edouard Mazin, Docteur Delhoume, **Vice-Syndics** ; Jean Frugier, **Secrétaire-clavaire**.

A cet écrit qui ne visait personne, le journal « OC » a consacré les lignes suivantes (n° 79) :

#### GLOZEL ET LE LIMOUSIN

Le Limousin était jaloux de l'Auvergne (1). Les lauriers du docteur Morlet empêchaient de dormir tous ceux qui du Pays de Combraille aux portes du Quercy ont le foie rouge.

Les Dieux viennent de combler de justes espoirs refoulés. Dans le sous-sol d'une imprimerie de Limoges on vient de découvrir cinq cuirasses d'écrevisses que l'on estime remonter à l'époque félibréenne-primaire.

Pour qu'il n'y ait pas de confusion possible, dans la suite des découvertes, qui ne manqueront pas d'être faites dans cette mine extraordinaire, on a donné à chacune des écrevisses un nom. Nous avons la bonne fortune de pouvoir les communiquer à nos lecteurs: **Joseph Nouaillac, René Farnier, Edouard Mazin, docteur Léon Delhoume, Jean Frugier**. Pour avoir de plus amples renseignements, lire le numéro de LIMOUZI d'octobre qui vient de paraître. Les fouilles continuent.

Dans son n° 80, « OC » publie deux lettres de protestation contre l'entrefilet ci-dessus. L'une est du capoulier Marius Jouveau, l'autre de M. René Farnier.

M. Jouveau dit :

« ..Quau es qu'a escri aquéli rego ? Proublamen quaucun que, capable de faire de cap d'obro, jujo li gènt d'un pau trop aut... En tout cas me permettes de remarca que manco d'amenanço.

.....  
Oubliden pas que sian tout d'ami !

Entre ami : l'on deu se counseia, se critica même ; mai lou counseu se passo d'estre mourdent, e la critico d'estre michanto. »

De la lettre de M. R. Farnier, nous extrayons les passages suivants qui concordent en tout point avec ce que nous avons toujours pensé et écrit dans *Lo Cobreto* :

Il faut instruire le peuple. Mais le meilleur moyen ne sera-t-il pas, justement, de l'amener insensiblement par la lecture de textes à sa portée à s'intéresser aux autres textes qu'il trouvera dans la même revue

et à essayer de les comprendre en dépit de leur graphie. Et puis, il faudrait bien mal connaître l'âme paysanne pour penser que nos campagnards accepteraient de nous des leçons sur la façon d'écrire une langue qu'ils ont le mérite de nous avoir conservée.

Ah ! les choses iraient autrement si la langue d'oc était enseignée à l'école, mais elle ne le sera pas tant que nous n'aurons pas avec nous l'opinion populaire. Et pour cela propagande et encore propagande. C'est une nécessité primordiale devant laquelle les questions de graphie, si importantes qu'elles puissent être, apparaissent comme secondaires.

Je m'étonne que vous ne le compreniez pas. Vous nous avez, dans OC, habitué à une belle franchise qui s'est exercée parfois avec vivacité contre le Félibrige et son organisation, mais nous avons toujours cru que ce que vous reprochiez à certains félibres, c'était de vouloir faire du Félibrige un petit cénacle littéraire, une Académie de beaux esprits et de négliger l'action. Nous voyons aujourd'hui, avec surprise, que les préoccupations académiques ne vous sont pas aussi étrangères que nous le supposions et qu'à votre tour, vous songez à ériger votre petite chapelle.

Dans cette voie, nous ne vous suivrons pas. Nous avons, comme vous, le souci de la culture occitane, nous ne négligerons rien pour la développer dans notre province et nous ferons tous nos efforts pour accroître le bel héritage littéraire que nous ont laissé nos devanciers. Mais nous estimons qu'avant de rechercher ou de solliciter les approbations et les louanges si précieuses qu'elles soient d'un cénacle d'initiés et de doctrinaires, nous avons l'impérieux devoir de rester en communion étroite avec le peuple de notre race et de notre sol. Si nous voulons lui apprendre à aimer, à conserver et à respecter sa langue, ne commençons pas à la lui présenter sous un costume où il ne la reconnaît pas et n'oublions pas que pour travailler comme nous le faisons dans le vaste champ où se préparent les moissons futures, il faut savoir, au moment opportun se débarrasser de l'habit à queue et des escarpins vernis.

Ecrevisses si vous voulez, mon cher Girard. Qu'importe le nom, le résultat seul compte et nous souhaitons à la terre d'oc beaucoup d'écrevisses laborieuses, dont le travail rude et parfois ingrat doit aboutir, en définitive, à fournir l'auditoire qui leur manque aux mélodieux rossignols qui ne songent qu'à chanter, mais dont le peuple ne comprend plus la chanson.

René FARNIER,

Syndic de la Maintenance du Limousin.



Estomporio de M. POIRIER-BOTTREAU, Ourlihat.

Lou Gerent : A. POIRIER-BOTTREAU.

(1) Glozel n'est pas en Auvergne, mais dans le Bourbonnais.

*bicot, becot*, s. m., Crochet en fer ou en bois à l'aide duquel on arrache le foin du tas compressé.

*bictimo*, s. f. Victime.

*bictorio*, s. f., Victoire.

*bictorious, o*, adj. Victorieux.

*bictourieja(r)* v. n., Etre triomphant.

*bidal*, adj., Vital.

*bido*, s. f., Vie. *Bidasso* : mauvaise vie.

*bidouire, o*, s. m. f., Pansu.

*bidourn, o*, adj. Plein de vie, éveillé.

*bidoursa(r) se*, v. n. Marcher comme un canard, une oie.

*bieissa(r)*, v. a. Retourner la terre avec une bêche.

*bieisso, bueisso*, s. f., Paquet de paille, ayant la forme d'une gerbe.

*bielh, o*, s. m. f. Vieux.

*bielthen, bieilhesso, bielhun*, s. m. f., Vieillesse.

*bielhi(r)*, v. n., Vieillir.

*bielhorios*, s. f., Vieilles hardes, choses anciennes, idées rebattues.

*bielhot, o*, s. adj. Petit vieux, chose vieillotte.

*bien*, adv. Bien, convenablement.

*bienbelhent, o, bienbelhont, o, bienboulent, o*, adj. Bienveillant qui veut du bien.

*bienbengudo*, s. f., Bienvenue.

*bienbengut, do*, adj. Bienvenu.

*bienboulencio*, s. f., Bienveillance.

*biendich*, s. m., Terme heureux.

*biendich, o*, adj. Exprimé correctement, savoureusement.

*bienestre, benestre*, s. m., Bien-être.

Exp. : Lou bienestre jeto perdo : trop de bien-être est préjudiciable.

*bienfach, befach, benfach*, s. m., Bienfait.

*bienfesencio*, s. f., Bienfaisance.

*bienfetour*, s. m., Bienfaiteur.

*bienlèu*, adv. Bientôt.

*bienurous, o*, adj., Heureux.

*bierje, o*, adj. Vierge.

*bierraire*, s. m. Brasseur, marchand de bière.

*bierro*, s. f., Bière.

*bigié*, s. m., Vannier.

*bigièiro*, s. f., Oseraie.

*bigilencio*, s. f. Vigilance.

*bigilent, o*, adj., Vigilant.

*bigilo*, s. f, Vigile veille de grande fête.

*bignal, bignau*, s. m., Messier, personne chargée de veiller sur une récolte.

*bigorno*, s. f., Enclume dont une extrémité est en forme de pain de sucre.

*bigorra(r)*, v. n. Barioler, assembler des couleurs tranchantes ou mal assorties.

*bigorrat, do*, part. Bigarré, bariolé.

*bigorrau*, s. m., Bigarreau, grosse cerise oblongue, bigarrée de blanc et de rouge à sa maturité.

*bigos, bigosso*, s. m. f., Hoyau à deux fourchons très longs dont on se sert pour fouir la terre.

*bigot*, o, s. m. f., Faux dévot, qui pratique mal sa religion.

*bigour*, s. f., Vigueur.

*bigourous* o, adj. Vigoureux.

*bigoussa(r)*, v. a., Fourir avec le hoyau.

*bigoussado*, s. f. Partie d'un terrain défriché avec le hoyau.

*bigoussaire*, o, s. m. f., Défricheur.

*bigre*, o, adj. Polisson, désobéissant, étourdi.

*bigre*, interj., Diable !

*biguié*, s. m., Viguier.

*bijarre*, o, adj., Bizarre.

*bijout*, s. m., Bijou.

*bijoutié*, s. m., Bijoutier.

*bijoutorio*, s. f., Bijouterie.

*bïlage*, s. m., Village, *bilo*, ville, *bilasso*, grande ville.

*bilen*, o, adj., Laid, sale, haïssable.

*bilha(r)*, v. a. Veiller.

*bilha(r)*, v. n., Arrimer une charge à l'aide d'une grosse branche résistante (hòudoun) à laquelle on fait décrire une partie de la circonférence. On dit mieux *bòudouna*.

*bilha(r)*, v. n., Scier une branche, un tronc d'arbre en plusieurs endroits pour former des rondins.

*bilhado*, s. f., Veillée.

*bilhado*, s. f., Longueur d'un rondin, action d'arrimer.

*bilhaire*, o, s. m. f., Veilleur, qui participe à une veillée.

*bilhet*, s. m., Billet, reconnaissance.

*bilho*, *bilhou* (mieux *bòudoun*), s. f., Grosse branche avec laquelle on pratique plusieurs torsions autour d'une corde pour arrimer une charge. — Tronçon d'arbre.

*bilhobe*, *bilhòube*, *belòugue*, s. f., Belette.

E per beire possa lo serp  
E lo bilhobe e lou luzert  
S'ojouco sus uno coussigo.

(Verm.)

*bilhoun*, s. m., Poire de la romaine.

*bilhous*, o, adj. Bilieux.

*bilhouso*, s. f., Veilleuse.

*bilo*, s. f., Bile.

*bilo*, s. f., Ville.

*biloja(r)*, v. n., Travailler à la ville. Par opposition on dit *compeina* : travailler à la campagne.

*bilonio*, s. f., Vilenie, méchanceté, bassesse.

*bim*, s. m. Osier.

*bima(r)*, v. a., Lier avec un osier.

*bimieiro*, *bimotièiro*, s. f., Oseraie.

*bimotié*, s. m., Osier jaune cultivé.

*bin*, s. m., Vin. *Binasso*, gros vin. *Binou*, *binot'* *binotou* : petit vin léger.

*bina(r)*, v. n., Biner, célébrer deux messes le même jour.